



ÉDITEUR ! Puissance redoutable qui sers au talent, d'introducteur et de soutien! Talisman magique qui ouvre les portes de l'immortalité, chaîne aimantée qui sers de conducteur à la pensée et la fais jaillir au loin en étincelles brillantes, lien mystérieux du monde des intelligences; éditeur, d'où vient que je ne sais de quelle épithète te nommer? Je t'ai vu invoqué avec humilité et attaqué avec fureur, poursuivi du glaive et salué de l'encensoir : j'ai vu les princes de la littérature t'attendre à ton lever comme un monarque puissant, et les plus obscurs écrivains te jeter la pierre comme à un tyran de bas étage. Objet d'espoir et de colère, de respect et de haine, comment te qualifier sans injustice et sans préoccupation? « Ange ou démon », dois-je t'adorer ou te maudire? T'appellerai-je notre providence? mais tu n'es rien sans nous. Te nommerai-je notre mauvais génie ? mais nous ne sommes quelque chose que par toi. Tu fécondes notre gloire, mais tu en récoltes les prix. Tu es le soleil vivifiant de notre renommée, mais tes rayons dévorants absorbent le fluide métallique des mines que nous exploitons. Nous avons beau nous séparer de toi, nous tenons à toi par tous les points. Nous avons

beau vouloir secouer ton joug, nous sommes liés à la même destinée; car si tu n'es pas le dieu de la littérature, tu en es au moins le souverain pontife.

D'où naissent donc ces graves dissentiments qui entraînent l'écrivain et l'éditeur à des guerres plus que civiles, *plus quam ciuilia bella*? D'où vient qu'on oppose l'un à l'autre deux éléments qui vivent l'un par l'autre? Singulière bataille, lutte étrange où les adversaires ne peuvent se combattre qu'en se prêtant mutuellement secours, où l'un ne saurait triompher sans partager les désastres de la défaite!

La véritable puissance de la littérature est dans l'accord de l'écrivain et de l'éditeur. Les séparer, c'est mettre en opposition l'âme et le corps, l'esprit et la matière. Ce fut donc une pensée malheureuse qui appela les gens de lettres à se coaliser pour combattre la librairie. N'est-ce pas en effet une dissociation plutôt qu'une association? n'est-ce pas une réminiscence de la vieille révolte des membres contre l'estomac? Le Mont Sacré s'est transporté dans les salons de Lemardelay, et la sagesse du XIX^e siècle appelle en vain son Ménénius.

Toutefois, il faut qu'ils en conviennent, les éditeurs ont peut-être provoqué cette guerre. Si les exigences de l'amour-propre y sont pour quelque chose, l'avidité de la spéculation y entre pour beaucoup. Que l'éditeur se vante d'être le banquier du talent, c'est un rôle dont on ne saurait lui contester la grandeur. Mais souvent aussi il en est l'usurier; et comme dans ce genre d'escompte il ne peut y avoir de taux légal, il ne sait pas reculer devant les bonnes occasions. Qu'il ne s'étonne donc pas que de temps à autre ses victimes se révoltent. Que surtout il se persuade que si, dans la hiérarchie littéraire, il est quelque chose de moins qu'un écrivain, il doit être, dans la hiérarchie industrielle, quelque chose de plus qu'un commerçant.

Peut-être aussi les hommes de lettres sont-ils trop préoccupés du souvenir des jours tranquilles que coulaient leurs prédécesseurs sous le patronage généreux de quelque puissant Mécène. Aujourd'hui que le grand seigneur n'est plus, la République des lettres voudrait en transmettre les charges à l'éditeur, sans toutefois lui tenir compte des honneurs. On sait qu'à ce Mécène on ne pourrait guère dire :

Atavis edite regibus ;

mais on souscrivait volontiers au vers suivant

O et praesidium et dulce decus meum !

Et cependant, grand Dieu! que voulez-vous attendre d'un Mécène qui a des échéances? Songez donc à ce fatal carnet, livre noir du commerçant; parcourez cespages chargées de lugubres chiffres et de dates menaçantes. Dans ces pâles hiéroglyphes il y a plus d'un sombre poème; et chacun de ces signes peut se transformer en un horrible fantôme qui poursuit le commerçant à son comptoir, l'accompagne à son chevet et lui montre du doigt un chiffre inexorable. Il y a sans doute un démon ennemi du crédit, qui se charge du supplice de ceux qui font des marchés à terme, et attache une angoisse à chaque échéance.

Comment, avec des semblables préoccupations, songer au beau rôle de Mécène? Le patronage littéraire ne s'exerce que dans les doux loisirs et le superflu pécuniaire, c'est-à-dire dans une béatitude exceptionnelle dont l'éditeur le plus heureux n'approche que bien tard.

N'exigeons donc pas de l'éditeur plus qu'il ne peut nous donner, afin d'être en droit de lui demander tout ce qui nous revient. N'allons pas surtout sanctionner, par un dépit insensé, une guerre ou ridicule ou sacrilège. Que nous offrons la paix ou que nous l'acceptons, il n'y aurait de notre part ni faveur ni concession; c'est un contrat obligé par la nature des choses.